

Karama

Un long métrage documentaire de Fatym Layachi

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Albert Camus, discours de réception du prix Nobel de littérature, 1957

Sommaire

LOGLINE	3
SYNOPSIS	3
INTENTIONS	9
LES ESPACES	13
L'ESPACE PUBLIC	13
LE STADE.....	13
L'INSTITUTION	14
LA FRONTIÈRE	15
LES PERSONNAGES	16
Ghita, 19 ans - Marakech	16
Hakim Aâfan, 23 ans - Kenitra	17
Majdouline, 19 ans - Tétouan.....	18
Hassan Aarab, 33 ans -Jerada.....	19
Ilias Ahrikat , 24 ans - Tétouan.....	20
El Grande Toto	21
Dispositifs de mise en scène :	23
Approche visuelle	23
DISPOSITIF FILMIQUE	23
APPROCHE SONORE.....	24
Enjeux narratifs :	26
STRUCTURE NARRATIVE	27
Prologue.....	27
ACTE I // RÊVER	28
LE MUR.....	31
ACTE II // ESSAYER.....	31
ACTE III // CE QUI RESTE.....	35
NOTE DE PRODUCTION	38
Trailer	41

LOGLINE

Dans le sillage du mouvement Gen Z au Maroc, je suis cinq jeunes qui se battent pour vivre dignement, entre l'espoir de changer leur pays et l'envie de tout risquer pour se construire un avenir ailleurs.

SYNOPSIS

Septembre 2025.

Dans plusieurs villes marocaines, des milliers de jeunes descendent dans la rue.

Ils réclament des écoles, des hôpitaux, des services publics.

La possibilité, surtout, d'avoir prise sur leur avenir.

Largement organisée sur les réseaux sociaux et sans véritable leadership identifié, la mobilisation est rapidement baptisée « mouvement Gen Z ».

Elle s'inscrit dans une vague de mobilisations similaires qui, à travers le monde, voit des jeunes réclamer de peser sur leur avenir.

Une génération fait irruption dans l'espace public.

Une génération qui prend son histoire en main et refuse que d'autres l'écrivent à sa place.

Certains manifestent pour la première fois. D'autres découvrent qu'une colère dispersée peut devenir collective.

Quelque chose circule entre eux. Une énergie, une colère, de l'espoir et la sensation de ne plus être seuls.

Le jour dans la rue, la nuit sur les réseaux sociaux, la mobilisation se poursuit.

C'est là que commence *Karama*.

Karama suit cinq jeunes Marocains qui cherchent, chacun à sa manière, à construire la vie qu'ils ont choisie et refusent de considérer le renoncement comme leur seul horizon.

À Tétouan, Majdouline a 19 ans.

Cette année, elle passe son bac. Et pour la première fois, elle a le droit de voter.

Jusqu'ici, pourtant, Majdouline ne croyait pas vraiment aux élections. Elle était plutôt du côté du boycott. Comme beaucoup de jeunes de sa génération, elle regardait la politique avec défiance, convaincue que les décisions se prenaient bien loin d'elle et que son vote ne changerait pas grand-chose.

En septembre 2025, lorsque les manifestations de la Gen Z commencent, elle s'engage. Elle manifeste, débat sur les réseaux sociaux, découvre la force d'une parole portée collectivement. Elle découvre son patriotisme. Elle aime son pays. Veut le changer. Elle y croit.

Un an plus tard, quelque chose a changé.

Dans sa ville, Hamza, 24 ans, décide de se présenter aux élections législatives. Jeune entrepreneur engagé dans plusieurs associations locales, il s'est fait connaître notamment en développant avec deux amis un projet de transformation des déchets issus des usines de crevettes de la région en biofertilisant. Lui aussi a été marqué par les manifestations de septembre 2025 : arrêté sans raison alors qu'il se trouvait à la terrasse d'un café, il rejoint les cortèges dès le lendemain.

Pour lancer sa campagne, Hamza publie un appel sur Instagram : il cherche 30 jeunes de moins de 30 ans pour constituer son comité de campagne.

Majdouline ne le connaît pas. Un de ses amis partage la publication, elle la voit passer et lui écrit immédiatement. Elle fait partie des premiers à répondre à l'appel.

Elle rejoint la campagne. Elle distribue des tracts, va à la rencontre des habitants, participe aux réunions.

Majdouline n'a pas vraiment de conscience partisane au sens classique. Ce qui la pousse à s'engager est plus simple : elle veut que les choses changent.

Elle aime profondément son pays, au point de lui rêver un avenir meilleur. Et elle veut essayer d'y prendre sa part.

Entre la rue et les urnes, entre la défiance et ce qu'elle pourrait contribuer à construire, Majdouline grandit et apprend à devenir citoyenne.

À Jerada, Hassan connaît déjà ce passage de la rue à l'institution.

En 2018, il participe au Hirak le mouvement de contestation sociale qui secoue cette ancienne ville minière après la mort de deux frères de 18 et 20 ans dans un puits clandestin de charbon. Pendant plusieurs mois, les habitants réclament emplois, justice sociale et alternatives économiques pour une ville frappée par le chômage depuis la fermeture de ses mines.

Hassan manifeste. Il ne vote pas. Il appelle même au boycott des élections.

Puis, en 2021, il décide de faire exactement ce qu'il refusait jusque-là : entrer en politique. « Tu sais quoi ? Je vais entrer sur le terrain et prendre le ballon. »

Les jeunes du Hirak conduisent une liste aux municipales. Ils ont la confiance de leurs concitoyens.

Il est aujourd'hui vice-président du Conseil municipal. Il y découvre le temps long de l'institution, les procédures, les compromis, les renoncements mais aussi les petites victoires.

Aujourd'hui, il tente de comprendre ce qu'il est réellement possible de changer depuis l'intérieur d'une institution qu'il regardait autrefois avec défiance.

À 33 ans, il vit toujours chez ses parents, faute de pouvoir faire autrement. Il voudrait avoir son logement, se marier, construire sa vie.

Pourtant, il ne veut pas quitter Jerada.

Ses parents sont venus d'ailleurs. Lui dit qu'il est d'ici.

À l'approche des prochaines élections municipales, Hassan doit décider s'il veut recommencer.

À Marrakech, Ghita a 19 ans et étudie à la fac. Elle vit encore chez ses parents et ne sait pas exactement ce qu'elle fera après ses études.

Comme beaucoup de jeunes de son âge, elle a grandi avec le monde entier sur son téléphone. Elle regarde les autres partir, étudier ailleurs, travailler, vivre seuls, choisir. Elle sait ce qui existe et mesure d'autant mieux ce qui lui semble inaccessible. Elle parle beaucoup, rit fort, chante souvent.

Elle a grandi dans une famille qui lui fait confiance. Ses parents savent où elle va, avec qui elle sort, et lui ont laissé une liberté qu'elle sait ne pas être celle de toutes les jeunes femmes de son âge.

Cette liberté, elle y tient farouchement.

Autour d'elle, elle voit des filles dont les familles choisissent encore les études, les sorties, parfois la vie. Elle-même sait qu'il existe des endroits où elle ne va pas, des vêtements qu'elle hésite à porter, simplement parce qu'elle est une fille.

Elle ne sait pas encore exactement ce qu'elle en fera. Elle veut partir, découvrir, essayer, peut-être vivre ailleurs quelque temps, mais elle veut aussi revenir.

Ce qu'elle réclame n'est pas de partir à tout prix. C'est de pouvoir choisir.

À Kenitra, Hakim enchaîne toute la semaine les heures à l'usine de câblage.

Debout sur une chaîne de montage, il répète les mêmes gestes dans le bruit et la chaleur. Il rentre chez lui épuisé.

Hakim ne croit pas vraiment à l'ascenseur social. Il connaît sa place et ne voit pas très bien par où l'on pourrait en sortir. Alors il se débrouille.

Il vit toujours avec sa mère, qui a élevé seule ses enfants. C'est elle qui est sa seule boussole, tant morale qu'affective. Il veut gagner suffisamment d'argent pour l'aider, la rendre fière et, un jour, lui offrir un voyage à La Mecque.

Le week-end, Hakim rejoint les Helala Boys dans les tribunes du stade de foot municipal. Il y retrouve ses amis, une famille, une puissance collective. Là, il peut chanter ce qu'il ne peut pas dire ailleurs. Pour lui, le stade, c'est l'endroit où il peut respirer. « À l'usine, je ferme ma gueule. Je fais mon travail, je baisse la tête. Mais ici, je peux crier. Je peux dire ce que je pense. On est 30 000, qui va nous arrêter ? »

« Les gens pensent qu'on est juste des supporters. Mais non, on est une famille. On se soutient, on s'entraide. Quand un de nous a un problème, les autres sont là. »

Hakim ne cherche pas à changer le monde. Il cherche une brèche pour changer sa vie.

Ghita, Hakim, Majdouline et Hassan empruntent ainsi des chemins très différents.

Chercher son indépendance. Se débrouiller. S'engager. Essayer de changer les choses de l'intérieur. Tous cherchent, chacun à sa manière, comment construire une vie ici.

Puis, le 30 juillet 2026, Ceuta vient déplacer cette géographie.

Ceuta est devenu le théâtre d'un mouvement migratoire d'une ampleur exceptionnelle. Près de 60 000 Marocains, en grande majorité des jeunes, se dirigent vers l'enclave espagnole. Certains tentent de franchir la frontière terrestre, d'autres se jettent à la mer pour rejoindre Ceuta à la nage. La plupart sont des adolescents, parfois des mineurs. Certains ne savent même pas nager. Des mères avancent avec leurs bébés dans les bras, des nourrissons installés dans des bouées en espérant qu'ils flottent jusqu'à l'Espagne

Ilias est parmi eux.

Il a 24 ans, une licence d'économie et deux années de chômage derrière lui.

Ilias vient d'une famille de classe moyenne. Il a été bon élève, a fait des études, des stages. Il a suivi le chemin qui devait, pensait-il, lui permettre de construire sa vie.

Mais il ne voit pas d'horizon.

Autour de lui, il entend parler d'un Maroc qui avance, de grands projets, d'infrastructures, de Coupe du monde. Il regarde ces promesses sans comprendre quelle place lui est réservée à l'intérieur.

Il aime son pays. Mais il a le sentiment que son pays, lui, ne le retient pas.

Le matin du 30 juillet, il entend une rumeur : la frontière de Ceuta serait ouverte.

Il ne dit pas au revoir à ses parents. Il prend une trentaine d'euros et son téléphone, qu'il entoure de scotch pour essayer de le protéger de l'eau.

Et il part.

Ilias marche pendant plusieurs heures. Sur son chemin, il croise des familles, des enfants, des jeunes venus de tout le pays. Il se jette à la mer, il a vu des corps sans vie flotter et a tenté de sauver une jeune fille.

Il parvient finalement à franchir la frontière et entre à Ceuta

Quarante-huit heures plus tard, il est expulsé vers le Maroc.

Le film le rencontre dans cet après.

Après les études. Après deux années de chômage. Après avoir fait ce qu'il pensait devoir faire. Après avoir risqué son corps pour partir. Et après être revenu exactement là d'où il voulait s'échapper.

Face caméra, Ilias raconte ce qui l'a conduit jusque-là. Le chômage, l'absence de perspectives, la décision de partir, la marche, le passage, puis le retour imposé.

Il ne regrette pas d'avoir essayé.

S'il en avait la possibilité, il recommencerait.

Quand on lui demande s'il croit qu'une vie meilleure l'attend ailleurs, il répond

« Dans tous les cas, ce ne sera pas pire. »

Son récit vient déplacer la question qui traverse Karama. Pendant que Hakim, Hassan, Ghita et Majdouline cherchent, chacun à sa manière, comment construire leur vie et agir sur leur pays, Ilias ne voit plus son avenir ici.

Il ne leur est pourtant pas opposé.

Car il ne cherche pas autre chose que les autres. Lui aussi veut travailler, être libre, construire sa vie, décider de son avenir.

Simplement, il ne croit plus pouvoir le faire ici.

Le drame de Ceuta fait alors apparaître autrement la question qui traverse toutes ces trajectoires : quelle possibilité réelle cette génération a-t-elle de choisir sa vie

Ghita cherche à s'autoriser la vie qu'elle désire. Hakim cherche une brèche. Majdouline découvre l'engagement. Hassan essaie de transformer la ville à laquelle il appartient. Ilias cherche ailleurs ce qu'il ne croit plus pouvoir trouver ici.

Rester. Partir. S'engager. Revenir. Chercher ailleurs. Continuer malgré tout.

Aucune de ces trajectoires ne constitue une réponse.

Elles peuvent même se contredire.

Mais toutes posent la même question : quelle possibilité réelle cette génération a-t-elle de choisir sa vie ?

Et derrière ces choix parfois contradictoires se dessine une même exigence de dignité.

C'est dans cette contradiction que se situe *Karama*.

En écho à leurs trajectoires, le rap traverse le film. Des voix émergentes jusqu'à El Grande Toto, devenu l'une des figures majeures de cette génération, dont les textes mettent des mots sur ses aspirations, ses colères et ses contradictions.

Plus qu'une bande-son, sa musique accompagne l'émergence d'une parole collective et devient l'un des fils qui relient ces trajectoires. Il est le miroir dans lequel une génération se voit.

Il a trouvé une force pour dire ce que cette génération porte.

Le film circule lui aussi entre plusieurs espaces : l'usine, les tribunes de foot, les rues, les réunions politiques, les écrans, et les concerts de rap

Des espaces dans lesquels chacun tente de reprendre prise sur sa propre existence et qui dessinent la géographie intime et collective d'une génération en mouvement.

Karama raconte une génération qui a grandi avec le monde entier dans sa poche et la possibilité d'en voir toutes les vies, mais qui éprouve quotidiennement les limites de ce qui lui est réellement accessible.

Karama est le portrait d'une jeunesse lucide et pragmatique.

Une jeunesse qui, dans l'urgence du présent, cherche à inventer son propre avenir.

Une génération qui peut aimer profondément son pays et vouloir le quitter. Vouloir le transformer sans croire aux grandes promesses. Chercher dans le collectif ou tracer seule son chemin. Espérer, se tromper, recommencer.

Karama signifie dignité.

Ici, la dignité n'est pas une idée abstraite.

C'est la possibilité de choisir sa vie.

INTENTIONS

Je n'avais pas prévu de faire ce film.

En septembre 2025, je suis revenue au Maroc. Je suis marocaine. Je suis née ici, j'y ai grandi mais je n'y vis plus au quotidien. Ce retour devait durer quelques jours. Un mouvement de contestation a débuté le 26 septembre.

Des manifestations ont eu lieu dans plusieurs villes du royaume.

Cette contestation s'inscrit dans une vague de mobilisations qui, du Népal à Madagascar, voient la Gen Z investir la rue et les réseaux sociaux pour réclamer davantage de justice sociale et de prise sur son avenir

Alors quelque chose s'est imposé : rester

Très vite, il devient évident que le film ne portera pas seulement sur ces manifestations, mais sur ce qu'elles révèlent : une génération, sa réalité, ses rêves, son désir de construire et la prise de conscience de sa force collective.

Cette jeunesse connaît les obstacles et les impasses. Mais c'est une génération qui refuse l'immobilité, y compris lorsqu'elle ne croit plus tellement au système.

Dans un contexte de chômage, de précarité et de désaffiliation politique, elle refuse de se contenter d'une vie au rabais et de n'avoir comme seul horizon l'exil.

Elle a grandi avec Internet, avec les images du monde entier, avec l'idée que tout était possible. Mais elle vit dans un espace où les possibilités restent limitées. Ce décalage produit de la frustration, de la colère, mais aussi des formes nouvelles d'expression.

Ces jeunes, on les pensait détachés, perdus dans les écrans, loin des réalités. Ils sont au contraire impliqués, lucides, prêts à s'investir.

Ce que je vois alors, c'est une jeunesse en colère, mais surtout en espoir. Espoir de ne plus être tenue à distance. Espoir que ce pays puisse s'inventer autrement.

Ce qui me bouleverse, c'est qu'ils ont décidé de prendre en charge leur propre récit. Ils refusent de subir le déterminisme social auquel ils étaient assignés.

Pendant plusieurs mois, c'est ainsi que je regarde cette génération.

Puis, le 30 juillet 2026, quelque chose est venu déplacer le film.

Des dizaines de milliers de jeunes Marocains ont tenté de franchir la frontière pour entrer à Ceuta, l'enclave espagnole dans le Nord du Maroc. Certains par la terre, d'autres par la mer.

Pour la plupart des adolescents. Certains ne savaient pas nager. Plusieurs sont morts.

Depuis des mois, je filme une jeunesse qui cherche comment prendre sa place dans son pays. Une jeunesse qui manifeste, s'engage, crée, travaille, entre en politique. Je regarde cette énergie et j'y vois le désir de rester pour transformer les choses de l'intérieur.

Le drame de Ceuta est venu fissurer cette certitude.

Parce qu'au même moment, une autre partie de cette jeunesse était prête à risquer sa vie pour partir.

J'ai rencontré Ilias. Il a 24 ans, une licence d'économie et deux années de chômage derrière lui. Le 30 juillet, il a tenté de rejoindre Ceuta. Il a marché pendant des heures, traversé une zone minée, franchi la frontière. Quarante-huit heures plus tard, il était expulsé vers le Maroc.

Il m'a dit qu'il recommencerait.

Je ne pouvais plus raconter le même film.

Ce que je prenais pour une opposition entre ceux qui restent et ceux qui partent m'est apparu comme une même revendication : pouvoir décider de sa vie.

Certains veulent transformer leur pays. Certains veulent le quitter. Certains sont partis et voudraient revenir. Certains ne savent pas encore.

Karama se situe désormais à cet endroit. des désirs contradictoires qui procèdent d'une même exigence : avoir prise sur son propre avenir.

Ceux que j'ai choisi de filmer ne se connaissent pas tous entre eux.

Mais ils sont liés. Ils ont la même façon d'être au monde et sont portés par une même exigence : vivre dignement.

Je ne les filme pas à distance. Je les filme depuis un endroit qui m'engage.

Ce pays est le mien. Ce qui se joue pour eux me concerne. Leur refus, leurs choix, leurs contradictions me regardent.

C'est depuis cet endroit que je filme. C'est leur voix que je veux faire entendre, parce qu'elle dit le pays d'aujourd'hui avec justesse, courage et clarté.

Avec dans le regard, une détermination que je reconnais. Une manière d'habiter le réel sans céder.

Je ne vis plus ici au quotidien.

Mais c'est d'ici que je viens. C'est ici que je suis née. Que j'ai grandi.

C'est ici que j'ai enterré mon père.

Ce pays, je ne l'observe pas. Je le porte.

Je suis au quotidien -même à distance- ce qui s'y joue. Les luttes, les mouvements, les débats, les lignes de fracture.

Je suis impliquée.

Filmer ici n'est pas un choix extérieur. C'est une nécessité. Je connais ce que ce pays donne et ce qu'il retient. Ce que l'on y espère, et ce que l'on apprend à contenir.

Ce lien intime engage mon regard : il m'oblige à être juste.

Filmer cette jeunesse, c'est aussi filmer ce que je n'ai pas su être à leur âge, ou ce que j'ai essayé d'être, autrement, à une autre époque.

Je ne suis pas de la GenZ. Je n'ai pas leur âge, ni leur rapport à l'instant, aux écrans, à la vitesse. Mais leurs mots, leurs refus, leur pragmatisme me saisissent.

J'ai connu d'autres printemps, d'autres désillusions. Militante, je le suis. Je l'ai toujours été.

En 2011, pendant les printemps arabes, je suis sortie. J'ai manifesté. J'ai furieusement cru et espéré, avant d'être profondément déçue.

J'ai porté des espoirs politiques forts et traversé leur effondrement. Cette expérience structure mon regard aujourd'hui.

En septembre 2025, les voir se lever me redonne le goût d'y croire. Je retrouve un élan que je pensais épuisé.

Puis Ceuta vient aussi troubler cet espoir.

C'est peut-être là que se situe réellement la distance entre eux et moi. Je connais déjà la désillusion.

Je sais ce que deviennent parfois les grands élans collectifs. Eux avancent avec d'autres outils, d'autres formes d'engagement, mais aussi avec leurs propres contradictions, leurs impatiences et leurs découragements.

Je veux regarder ce qu'ils font de leur présent.

Je ne cherche pas à expliquer une génération.

Je filme des trajectoires concrètes, des situations, des gestes.

Karama est un film au niveau des vies, pas des discours.

Ce qui m'intéresse, ce sont précisément les contradictions : vouloir partir et vouloir rester, critiquer le pays et l'aimer profondément, refuser le système et essayer malgré tout d'y trouver une place, rêver d'ailleurs et continuer à appartenir à ici.

Le film suit des trajectoires ordinaires qui, mises ensemble, racontent quelque chose d'un moment historique, social et intime.

Il n'y aura pas de voix off explicative.

Il y aura ma voix. Par fragments.

Comme un journal traversé par eux. Une voix off dialogique.

Une forme d'adresse discrète qui relie mon regard à celui des jeunes filmés.

Je filme cette génération parce qu'elle invente des formes de dignité dans un pays où les espaces de parole se rétrécissent.

Je construis le film à partir d'une proximité réelle avec les protagonistes, sans chercher à parler à leur place ni à effacer mon propre regard de cinéaste.

Filmer cette génération implique d'intégrer son rapport à l'image. Elle se filme, se raconte. Ignorer cette dimension reviendrait à en proposer une représentation incomplète. Filmer la jeunesse aujourd'hui, c'est forcément filmer des jeunes en train de se filmer. Cette génération existe aussi travers les écrans.

Ils se filment, ils s'archivent, ils témoignent. Je recueille cette matière et l'intègre au film. C'est autant une matière complémentaire intégrée à la narration et au montage du film qu'une nécessité éthique.

Je tiens à préserver la force et la vitalité des mots sans les figer ni les trahir.

Mon exigence est simple : être à la hauteur de ce qu'ils m'ont montré.

Leur révolte n'est pas un rejet du pays : c'est une déclaration d'amour exigeante

Ce film est une manière de tenir parole, envers eux, et envers ce que j'ai cru en 2011.

Et de regarder à nouveau, quinze ans plus tard, ce que signifie croire qu'un avenir différent est encore possible.

LES ESPACES

Karama s'ancre dans plusieurs espaces d'expression complémentaires : l'espace public, les tribunes de football et l'institution. trois territoires d'existence. Trois lieux où le collectif prend forme. Trois territoires où se jouent différentes manières de prendre sa place

Et enfin surgissant plus tard dans le film, la frontière.

L'ESPACE PUBLIC

L'espace public englobe les lieux où ces trajectoires se déploient et se croisent.

La faculté où Ghita passe ses journées, la ville que Majdouline sillonne, le bus de 7h du matin qui emmène Hakim à l'usine, les rues que Hassan traverse au quotidien.

Une rue ordinaire faite de trajets et d'attente. Par moments, elle bascule et devient un espace de protestation, lorsque les voix s'élèvent.

Le soir, sur les places, des groupes se retrouvent. Ils parlent, fument, se passent des vidéos comme une présence continue, sans mise en scène.

Visuellement, le film circule entre Marrakech, Tétouan, Kenitra et Jerada, en conservant leurs différences.

Le travail sonore repose sur des strates récurrentes : conversations croisées, circulation, klaxons, appels à la prière, musique issue des téléphones. À cela s'ajoutent des zones de silence, notamment les temps morts dans les transports, le moment où on est seul au milieu de la foule.

LE STADE

Les tribunes de football sont depuis une trentaine d'années des lieux de liberté arrachée. Dans un pays où l'espace public reste sous contrôle, elles sont devenues des zones franches où la parole collective explose et est impossible à censurer. Le pays s'y raconte sans filtre et sans permission.

Le chant « F'bladi delmouni », (frappé d'injustice dans mon pays) né dans les tribunes du Raja Casablanca a circulé bien au-delà des stades et s'est imposé comme un motif repris dans plusieurs pays arabes

J'ai choisi les ultras du KAC de Kenitra, les Helala Boys. Helala renvoie, dans son étymologie populaire, à la graine, à ce qui attend de germer. Filmer à Kenitra, c'est filmer un Maroc hors-centre.

Pour Hakim et les autres, le stade organise le temps. Les semaines s'articulent autour des matchs, des préparations, des déplacements.

Le groupe fonctionne aussi comme un espace de solidarité. On se protège et on s'entraide.

On y filmiera la ferveur, la synchronie des voix, mais aussi ce qui précède et ce qui suit : la préparation des tifos, les discussions, les tribunes encore vides, les voix éraillées après avoir trop crié.

Les tribunes fonctionnent comme un chœur antique.

Fumigènes, tifos, mouvements d'ensemble, percussions et sifflets composent une matière visuelle et sonore dense.

Au stade, Hakim n'est plus seul. Sa voix se fond dans 30 000 autres.

L'INSTITUTION

Le Conseil municipal de Jerada n'est pas un espace spectaculaire. C'est un bâtiment ordinaire, des couloirs, des bureaux qui ont besoin d'être rafraîchis, des salles de réunion éclairées aux néons qui fonctionnent par intermittence.

Et pourtant, c'est là que se joue une autre forme de politique : plus lente, faite de procédures, de négociations, de possibilités concrètes mais aussi de limites. Une politique potentiellement plus transformatrice

Filmer Hassan dans cet espace, c'est filmer ce que la parole politique devient quand elle change de lieu. Ce que le corps fait quand il n'est plus dans la rue mais derrière une table. Ce que deviennent les idéaux lorsqu'ils entrent dans une institution qui les précède.

Quelques années plus tôt, Hassan manifestait dans les rues de cette même ville et appelait au boycott des élections. Aujourd'hui, il est vice-président du Conseil municipal et se demande s'il se présentera pour un deuxième mandat.

À Tétouan, Majdouline se trouve au commencement de ce chemin. Un an après avoir manifesté avec la Gen Z et défendu le boycott, elle participe pour la première fois à une campagne électorale.

Ils se situent à deux moments très différents d'un même mouvement.

Majdouline découvre la possibilité de participer. Hassan en connaît déjà les limites, les compromis et les lenteurs.

Les filmer en parallèle permet de regarder ce que devient le désir d'agir lorsqu'il rencontre la politique institutionnelle.

Visuellement, l'institution sera filmée dans toute sa platitude administrative sans héroïsme : lumière des néons, meubles fatigués, affichage défraîchi procédures administratives, réunions qui s'étirent. Dans ces images ordinaires subsiste la trace de ce qui les a conduits jusque-là.

LA FRONTIÈRE

La frontière surgit. Elle n'est pas présente de la même manière que les autres espaces.

Le 30 juillet 2026, avec Ilias, elle entre brutalement dans le film.

Jusque-là, Karama se déploie dans des espaces que les personnages essaient, chacun à sa manière, d'habiter ou de transformer : Ghita cherche à conquérir son indépendance, Hakim trouve sa liberté dans le collectif, Majdouline découvre l'engagement politique et Hassan tente d'agir depuis l'institution.

Ilias, lui, cherche à sortir.

Avec lui, la frontière devient physique, elle est une distance à parcourir, un obstacle à franchir.

Ceuta fait apparaître un autre rapport à l'espace.

D'un côté, un territoire auquel Ilias appartient mais dans lequel il ne voit plus son avenir. De l'autre, quelques kilomètres qui représentent la possibilité d'une autre vie.

La frontière vient ainsi déplacer tous les autres espaces du film.

Car derrière la rue, le stade, la fac ou l'institution se pose désormais la même question : jusqu'où peut-on construire sa place là où l'on est ?

Ces espaces se répondent.

Dans la rue, une génération manifeste.

Dans les tribunes, elle crie.

Dans l'institution, elle tente d'agir.

À la frontière, elle se demande si elle doit partir.

Ensemble, ces espaces dessinent la géographie intime et collective de Karama : celle d'une génération qui cherche où, comment et jusqu'où elle peut décider de sa propre vie.

LES PERSONNAGES

Karama suit cinq trajectoires qui, mises en regard, dessinent le portrait d'une génération.

Les personnages que j'ai choisi de suivre m'ont touchée par leur présence, leur singularité, leur détermination et leur manière très différente de prendre la parole.

Rien ne les destinait nécessairement à devenir les visages d'un moment collectif. Pourtant, chacun à sa manière, refuse de rester à la place qui lui était assignée.

Ce sont des vies ordinaires, prises dans des situations concrètes : étudier, travailler, créer, s'engager, chercher sa place, envisager de partir. Le politique ne passe pas seulement par les idées, mais par les corps, les gestes et les choix quotidiens.

Ils ne représentent pas une génération, ils en sont des points d'entrée. Le film ne cherche pas l'exhaustivité, mais une justesse.

Leurs singularités révèlent ce qui se joue collectivement. Leurs vies disent quelque chose du Maroc d'aujourd'hui.

À travers eux apparaissent des lignes de force : le rapport au pays, à la liberté, à la dignité et à l'avenir.

Ghita, 19 ans - Marakech

Ghita a 19 ans et est étudiante à Marrakech.

Elle est à cet âge où l'on commence à imaginer sa vie en dehors de celle que les autres ont imaginée pour vous. Elle veut voyager, travailler, être indépendante, découvrir, essayer, se tromper aussi.

Elle ne sait pas encore précisément quelle vie elle veut. Mais elle sait qu'elle veut pouvoir la choisir.

C'est précisément ce moment qui m'intéresse chez elle : celui où l'on commence à mesurer l'écart entre la liberté que l'on désire et celle dont on dispose réellement.

Chez Ghita, cette question se joue dans des choses très concrètes : ses études, ses sorties, son rapport à sa famille, son désir d'indépendance, la possibilité de partir ou de rester.

Elle n'est ni militante ni particulièrement politisée. Son affirmation est plus intime : sa vie lui appartient.

Le film l'accompagnera à cet endroit précis, au moment où elle commence à décider ce qu'elle veut en faire.

Hakim Aâfan, 23 ans - Kenitra

Hakim vit à Kénitra, un Maroc hors-centre, loin des grands axes et de leurs promesses. Dans son quartier populaire, les perspectives sont minces. Pour beaucoup de jeunes comme lui, les usines de câblage sont l'un des rares horizons professionnels.

Hakim y travaille huit heures par jour, debout sur une chaîne de montage. Les gestes répétitifs, le bruit, la chaleur. Il rentre chez lui épuisé.

Il sent l'huile, le métal et les pétards qu'il fume du matin au soir.

Il ne croit pas à l'ascenseur social. Il ne cherche même pas à le gravir. Sur sa condition, il porte un regard à la fois lucide et cynique : il sait d'où il vient et ne voit pas vraiment par où l'on pourrait en sortir.

Alors il se débrouille.

Il prend des chemins de traverse, essaie des choses, parfois à la limite, parfois en dehors de la légalité.

Mais Hakim a sa propre boussole morale. Et cette boussole tient en une personne : sa mère.

Elle a élevé seule ses enfants. Il vit toujours avec elle et lui raconte tout. Il dit qu'il ne saurait pas faire autrement. Ce qu'il veut, avant tout, c'est gagner assez d'argent pour l'aider, la rendre heureuse et fière de lui. Il veut lui offrir un voyage à la Mecque. Ce serait sa plus grande réussite.

Dans son quartier, tout le monde connaît Hakim. Il peut être border, provocateur, mais il ne triche pas. Il parle sans détour, sans chercher à donner de lui-même une image plus lisse, plus acceptable. Cette absence d'hypocrisie est aussi sa manière de tenir debout.

Il se méfie profondément des pouvoirs publics et n'attend pas grand-chose d'eux. Le pays reste pour lui quelque chose d'assez abstrait. Son appartenance est plus proche, presque physique : son quartier, sa ville, son club.

Kénitra est sa terre.

Le week-end, il rejoint les Helala Boys dans les tribunes. Là, il retrouve des amis, une famille, une puissance collective. Il chante ce qu'il ne peut pas dire ailleurs.

« À l'usine, je ferme ma gueule. Je fais mon travail, je baisse la tête. Mais ici, je peux crier. Je peux dire ce que je pense. On est 30 000, qui va nous arrêter ? »

Le stade lui donne provisoirement cette sensation d'intensité. Il s'y sent vivant.

Mais jusqu'où le collectif peut-il réparer ce que le quotidien abîme ?

Hakim ne cherche pas à changer le monde. Il cherche une brèche pour changer sa vie.

Majdouline, 19 ans - Tétouan

Majdouline a 19 ans. Elle passe son bac cette année et, pour la première fois, elle a le droit de voter.

Un an plus tôt, elle participe aux mobilisations de la Gen Z. Elle descend dans la rue, suit les discussions sur les réseaux sociaux et défend le boycott des élections. Elle ne se reconnaît dans aucun parti et regarde la politique institutionnelle avec méfiance.

Puis, quelques mois plus tard, elle voit passer une story Instagram.

Hamza, 24 ans, se présente aux élections législatives à Tétouan. Entrepreneur engagé dans plusieurs associations locales, il a notamment créé avec deux amis une start-up qui transforme les déchets des usines de crevettes de la région en biofertilisant. Lors des manifestations de septembre 2025, il est arrêté alors qu'il se trouve dans un café. Il raconte avoir été détenu et frappé pendant près de sept heures. Le lendemain, il rejoint les cortèges.

Pour sa campagne, Hamza lance un appel sur Instagram : il cherche 30 jeunes de moins de 30 ans pour constituer son comité de campagne.

Majdouline ne le connaît pas. Un ami partage la story, elle la voit et lui écrit immédiatement. Elle fait partie des premiers à répondre.

Quelques jours plus tard, elle se retrouve au cœur d'une campagne électorale.

C'est précisément ce mouvement qui m'intéresse chez elle : celui d'une jeune femme qui, en l'espace d'un an, passe de la rue à une première expérience concrète de la politique.

Majdouline n'a pas de conscience partisane au sens classique. Elle n'a pas soudainement cessé de douter des partis ou des institutions. Son engagement est plus simple : elle veut que les choses changent et veut essayer d'y prendre sa part.

Elle aime profondément son pays, au point de lui rêver un avenir meilleur.

À 19 ans, tout cela est encore en construction. Ses convictions, son rapport au vote, sa manière de s'engager, la place qu'elle souhaite prendre dans la société.

Entre la rue et les urnes, entre la défiance et la possibilité de participer, Majdouline grandit et découvre ce que signifie, pour elle, être citoyenne.

C'est cet apprentissage que le film accompagnera.

Hassan Aarab, 33 ans - Jerada

Hassan est fils de mineur.

Son père est arrivé à Jerada dans les années 1980 pour travailler dans les mines de charbon. Comme beaucoup d'autres venus de tout le pays, il était venu chercher ici du travail et la promesse d'une vie meilleure.

Jerada est née du charbon. La ville s'est construite à partir de la découverte de son bassin houiller en 1927. En 2001, l'État ferme définitivement la mine, sans qu'une autre économie ne vienne véritablement la remplacer.

Jerada devient une ville sinistrée, désolée.

Mais le charbon, lui, ne disparaît pas. Son extraction se déplace dans la clandestinité. Faute d'autres perspectives, des hommes et des adolescents continuent de descendre dans des puits artisanaux et illégaux, sans véritable équipement ni protection, pour arracher quelques sacs de charbon et les revendre.

Le père de Hassan porte aujourd'hui la mine dans son corps. Des années passées sous terre, il a gardé la silicose. Sa santé s'est dégradée et peu de moyens pour se soigner correctement.

Hassan connaît lui aussi la mine. Adolescent, il y descendait pour aider son père. Plus tard, comme beaucoup de jeunes de Jerada qui voulaient poursuivre leurs études à Oujda, il a travaillé dans les puits clandestins pour financer les siennes.

À 33 ans, Hassan vit toujours chez ses parents. Il n'a pas les moyens de faire autrement. Il voudrait avoir son propre logement, se marier, construire sa vie. Pour l'instant, matériellement, ce n'est pas possible.

Et pourtant, Hassan ne rêve pas de tourner le dos à Jerada.

Ses parents sont venus d'ailleurs. Lui dit qu'il est d'ici.

C'est peut-être là que se trouve son paradoxe le plus profond. Il appartient à une ville qui a épuisé le corps de son père, dans laquelle il a lui-même dû descendre sous terre pour pouvoir étudier et qui, aujourd'hui encore, ne lui permet pas de construire la vie adulte à laquelle il aspire.

Mais cette ville est la sienne.

En 2018, après la mort de deux jeunes frères dans un puits clandestin de charbon, Jerada devient le cœur d'un mouvement de contestation : le Hirak. Pendant plusieurs mois, le Hirak porte la colère et le sentiment d'abandon d'un territoire qui se sent oublié.

Hassan était un des manifestants

En 2021, avec d'autres jeunes issus du mouvement, il fait un choix qu'il refusait jusque-là : entrer en politique. Aux élections municipales, leur liste remporte 27 des 30 sièges du Conseil communal. Une expérience inédite au Maroc

Hassan passe de la contestation à l'institution. Il est aujourd'hui vice-président du Conseil municipal.

Il a connu la colère, l'élan collectif, la certitude que les choses devaient changer.

Il a choisi d'entrer dans l'endroit qu'il contestait. Il a choisi « de prendre le ballon et d'entrer sur le terrain ».

Il connaît désormais le temps long, les procédures, les compromis, les petites victoires et les renoncements. Il sait qu'entre ce que l'on veut transformer et ce que l'on parvient réellement à transformer, il existe un écart.

À l'approche des prochaines élections municipales, Hassan arrive à un nouveau seuil : faut-il recommencer ?

Se présenter pour un deuxième mandat signifierait que, malgré tout ce qu'il a découvert, il croit encore suffisamment à cette voie pour continuer.

Hassan veut que vivre dignement à Jerada soit pleinement possible.

Ilias Ahrikat , 24 ans - Tétouan

Ilias a déjà essayé de partir.

Ilias a 24 ans, une licence d'économie et deux années de chômage derrière lui.

Il vient d'une famille de classe moyenne. Il n'a pas grandi dans la misère. Il a été bon élève, a fait des études, des stages. Il a suivi le chemin qui, pensait-il, devait lui permettre de construire sa vie.

Et pourtant, il ne voit pas d'horizon.

Il ne comprend pas comment devenir autonome avec les salaires auxquels il peut prétendre. Autour de lui, il entend parler d'un Maroc qui avance, de grands projets, de Coupe du monde, d'infrastructures, de développement. Mais il ne voit pas quelle place lui est réservée dans cette promesse.

Il se sent laissé de côté.

Ilias aime son pays. Mais il a le sentiment que son pays, lui, ne le retient pas.

Alors partir s'est peu à peu imposé comme une évidence. Parce qu'il ne voit plus très bien ce qui l'attend ici, même pas parce qu'il est certain qu'une vie meilleure l'attend ailleurs.

Quand on lui demande s'il croit vraiment que ce sera mieux ailleurs, il répond simplement : « Dans tous les cas, ce ne sera pas pire. »

Le 30 juillet 2026, Ilias entend une rumeur : la frontière de Ceuta serait ouverte.

Il se lève et part. Il ne dit pas au revoir à ses parents, chez qui il vit encore. Il prend une trentaine d'euros et son téléphone, qu'il entoure de scotch en espérant qu'il résistera à l'eau.

Puis il tente de rejoindre Ceuta.

Il réussit à passer.

Pendant quarante-huit heures, Ilias est de l'autre côté. Puis il est expulsé vers le Maroc.

Le film le rencontre dans cet après.

Après les études. Après deux années de chômage. Après avoir fait ce qu'il pensait devoir faire. Après avoir risqué son corps pour partir. Et après être revenu exactement là d'où il voulait s'échapper.

Ilias dit qu'il recommencerait.

Il sait ce que son départ a fait subir à ses parents. Il sait qu'ils ont eu peur. Mais il se dit aussi qu'au fond, ce qu'ils veulent pour lui est exactement ce qu'il cherche : une vie meilleure.

Entre cette certitude et une nouvelle tentative, la vie continue.

C'est cet intervalle qui m'intéresse.

Que fait-on lorsque l'on aime profondément son pays mais que l'on ne parvient plus à y imaginer son avenir ? Que fait-on lorsque l'on a le sentiment d'avoir joué le jeu, mais que le jeu ne mène nulle part ?

Ilias porte la contradiction la plus brutale du film : appartenir profondément à un endroit et ne plus croire que sa vie puisse s'y construire.

Chez Ilias, l'exil n'est pas un rejet du Maroc. C'est presque l'inverse.

Il voudrait avoir une raison de rester.

Mais pour l'instant, il ne la voit pas.

Figure publique :

El Grande Toto

Taha Fahssi, dit El Grande Toto est né en 1996 à Benjdia, un quartier de classe moyenne à Casablanca. Une mère employée de banque, un père marin il a une enfance ordinaire, traversée très tôt par la musique grâce à une tante qui vivait en France, qui lui envoyait des disques

En 2016, son premier album Pablo, explose sur les réseaux et installe son nom.

En 2020, après la mort de sa mère, il sort Mghayer, morceau plus sombre où affleurent l'errance, l'addiction, la fatigue.

En 2024, avec Salgoat, il reprend à son compte l'insulte du chef du gouvernement qui l'a traité de « salgout » (voyou en darija) et la retourne en signature.

En 2025, il devient l'artiste le plus écouté de la région MENA, avec plus d'un milliard de streams.

Ses concerts sont des moments de catharsis collectives. Certains morceaux deviennent des slogans.

Il est le miroir dans lequel une génération se voit.

Dispositifs de mise en scène :

Approche visuelle

Karama est un film de visages, mais aussi un film de foules. Dans les tribunes, dans les rassemblements,

dans les concerts de rap, les corps se rapprochent, les voix se mêlent, une énergie collective apparaît.

Ce sont ces moments où une génération devient visible que le film cherche à capter.

Filmer la jeunesse aujourd'hui, c'est forcément filmer des jeunes en train de se filmer. Cette génération se filme. Ça fait partie de son rapport au monde.

Cette génération existe à travers les écrans.

Faire comme si on pouvait encore filmer des jeunes sans prendre en compte leur rapport à l'image, serait presque malhonnête. On ne peut plus faire semblant qu'ils n'ont pas de caméra dans la poche.

Ils produisent une matière visuelle que j'intègre au film comme une texture à part entière.

Ces images en 9 :16, brutes ne sont pas le fruit d'une délégation de la caméra. Elles sont la trace de leur existence telle qu'ils la vivent et la donnent à voir. Je les recueille, je les sélectionne, je les monte. C'est mon regard qui en décide le statut dans le film.

DISPOSITIF FILMIQUE

Trois textures visuelles

• Les images horizontales (la très grande majorité du film)

Les images horizontales sont tournées avec ma caméra documentaire en 16 :9. Elles sont posées, cadrées, composées de plans fixes ou de mouvements lents. La lumière naturelle est travaillée et le son construit.

Ce dispositif exclut tout entretien filmé frontalement en talking heads : Karama reste pensé pour le grand écran et porte les codes visuels du cinéma.

Des plans larges situent les corps dans l'espace et des plans serrés captent visages, gestes, regards.

Dans le stade, le tournage se fait depuis l'intérieur des tribunes, au cœur de la foule. L'alternance se construit entre plans d'ensemble (fumigènes, tifos, mouvements collectifs) et plans rapprochés (visages, mains, corps en mouvement).

Ce principe s'étend aux autres espaces : proximité avec les corps, circulation, attention à l'intensité des situations.

La caméra se tient au milieu des corps et capte l'énergie physique, la vibration collective de ces rassemblements.

- **Les images verticales :**

Les images filmées avec les téléphones par les protagonistes en format 9 :16.

Une matière brute, tremblée, parfois saturée.

L'image verticale occupe le centre de l'écran, nette. Sur les côtés, elle se prolonge en version floutée, comme un halo visuel.

Le son est direct et brut : voix, ambiances, notifications.

Cette matière peut se multiplier à l'écran, créant une saturation qui traduit leur hyperconnexion.

- **Les écrans :**

Captures d'écran issues des interfaces (Discord, TikTok, Instagram).

Ces images sont intégrées et retravaillées pour le film, avec un traitement graphique qui en précise la lisibilité et le rythme.

Le son reprend les codes des interfaces et s'inscrit dans la continuité de la bande sonore.

APPROCHE SONORE

Le son est un personnage du film. Il porte la pulsation de cette génération.

C'est par le son que cette génération invente sa langue politique

Il y a plusieurs matières sonores.

Les voix des personnages créent une polyphonie constante. Elles s'entrecroisent, se répondent, se complètent.

Les chants des tribunes sont un matériau sonore majeur. Ils portent une charge émotionnelle et politique forte. C'est un océan. Une puissance sonore qui submerge. Mais aussi les moments avant et après : les discussions dans les tribunes vides, les voix éraillées d'avoir trop crié.

Le rap est présent comme un commentaire poétique et politique du film.

Les sons digitaux : Notifications, sons des réseaux sociaux, bruits de conversations en ligne tissent la bande sonore.

Les sons de la rue, des cafés, des places publiques sont le bruit du pays, sa vitalité quotidienne.

Les moments de silence permettent la respiration, la contemplation, l'émotion.

Enjeux narratifs :

Au cœur de Karama, les mêmes question traversent les cinq trajectoires :

Comment continuer à croire en la possibilité d'une vie digne ici quand tout pousse à l'épuisement, au départ ou au silence ?

Quelle possibilité réelle a-t-on de choisir sa vie lorsque le champ des possibles semble déjà dessiné ?

Ghita, Hakim, Majdouline, Hassan et Ilias partent d'endroits différents. Chacun tente quelque chose. Et chacun rencontre, à sa manière, ce qui résiste.

Leurs trajectoires sont cinq manières d'éprouver ces questions

S'autoriser à essayer. Chercher une brèche. Agir. Recommencer. Partir.

Et mesurer, pour chacun, l'écart entre la vie que l'on voudrait choisir et celle qu'il est réellement possible de construire.

Karama se situe dans cet écart.

Entre ce que l'on désire et ce qui est possible. Entre l'endroit auquel on appartient et celui où l'on imagine pouvoir vivre. Entre ce que l'on espère changer et ce qui résiste.

Karama raconte une génération lucide mais pas désabusée, qui se demande comment continuer sans céder. Tout en ne voulant ni révolution ni résignation

Ni héros ni victimes : cinq jeunes Marocains qui, chacun à sa manière, se demandent jusqu'où ils peuvent encore agir sur leur propre vie.

C'est là que se joue leur dignité.

STRUCTURE NARRATIVE

Prologue

Septembre 2025.

Le film s'ouvre dans la rue.

Des téléphones levés au-dessus des têtes. Des visages filmés verticalement. Des slogans repris par une foule. Des jeunes courent. D'autres filment. Les images circulent déjà sur les réseaux alors que la manifestation continue quelques mètres plus loin.

Les manifestations de la Gen Z marocaine surgissent à travers des images tournées par ceux qui y participent : stories Instagram, lives, vidéos TikTok, messages échangés, images filmées au téléphone.

On voit des pancartes, des regards, des corps debout. Les slogans circulent, les téléphones filment, la tension monte, il y a des arrestations.

Dans plusieurs villes, une même parole apparaît.

Des jeunes qui ne se connaissent pas disent la même chose: ils réclament de meilleurs écoles, des hôpitaux fonctionnels, des possibilités de travail.

Ils rêvent d'un meilleur avenir.

Les mêmes slogans dans tout le pays

« 7ouria, Karama, 3adala Ijtima3iya »

Liberté. Dignité, Justice sociale.

De là, le film bascule vers le stade. Le même désir de parole collective, le même refus de se taire, mais dans un espace que personne ne peut censurer.

Les tribunes fonctionnent comme un écho amplifié de la rue : ce qui ne peut pas se dire dehors explose ici, à 30 000 voix.

Puis la foule disparaît.

Je regarde ces images depuis mon téléphone.

Quinze ans plus tôt, j'avais leur âge.

En 2011, pendant le Printemps arabe, j'étais moi aussi dans la rue chaque semaine.

Nous demandions davantage de liberté, de justice sociale, de dignité.

7ouria , 3adala Ijtima3iya, Karama

Les mêmes slogans

Nous étions convaincus que les choses pouvaient changer.

Scotchée sur mon téléphone

Je veux comprendre ce que signifie avoir vingt ans ici aujourd'hui. Ce que cette génération espère encore. Ce qu'elle refuse. Ce qu'elle essaie de changer.

Je prends la route.

Une voiture traverse le Maroc. Sur le tableau de bord, un téléphone.

Une notification WhatsApp.

Un message apparaît dans un groupe qui réunit Ghita, Hakim, Majdouline, Hassan et Ilias.

Ils vivent à Marrakech, Kénitra, Tétouan.

Ils ne se connaissent pas encore tous. Pendant toute la durée du film, ce groupe restera ouvert entre eux.

On y envoie ce qui traverse le pays et leurs vies : une info, une vidéo, une blague, une capture d'écran, un verbatim d'un politique, une image vue, quelque chose qui révolte ou fait rire.

Parfois ils répondent. Parfois ils s'opposent. Parfois personne ne répond.

Les messages vocaux accompagnent les routes que je parcours pour aller de l'un à l'autre.

Le pays défile.

À ma première rencontre, je leur donne à chacun un Instax.

Je veux qu'en plus des images de leurs smartphones, ils prennent le temps de faire des images figées. Des Polaroids.

Je veux les rassembler sur un mur.

ACTE I // RÊVER

La vie que l'on voudrait

Nous arrivons à Kénitra, dans le quartier de la place des Martyrs, le quartier où vit Hakim.

Il arrive. Dégaine reconnaissable entre mille : claquettes-chaussettes, maillot du KAC, casquette de traviole, clope au bec.

À l'usine de câblage, pendant huit heures, il travaille debout sur la chaîne.

Les mêmes gestes. Le bruit. La chaleur. Même cadence. Le bruit de l'usine prend toute la bande-son. Autour de lui, des dizaines de corps répètent les mêmes gestes.

Là il est au bout de la rue avec les gars du quartier. Il fréquente pas mal de rappeurs. Ils fument, ils parlent de fric et d'injustice, de ce qu'ils gagnent et de ce qu'ils voudraient gagner.

Quelques jours plus tard il est au stade avec les Helala Boys,
Les tribunes se remplissent. Ils sont des milliers.

Hakim disparaît presque dans la foule. Il chante jusqu'à ne plus avoir de voix. Depuis le stade, il fait des lives. Il lève son téléphone au milieu des tribunes et diffuse ce qui est en train de se passer, au moment même où cela se passe. Le chant, les corps, le tifo, les trente mille voix. Ses images n'existent que dans le présent du stade et dans ceux qui les regardent en direct.

Le lundi matin, il retourne à l'usine.

Il vient de décrocher un nouveau job. Le même job mais dans une autre usine.

A Marrakech, Ghita a 19 ans. Elle sillonne la ville ocre en scooter.

Nous la suivons dans une journée ordinaire, à la faculté, avec ses amis, chez elle, aux étoiles de Jamma El fna ou elle fait du théâtre et du piano et dans le centre ou elle apprend l'espagnol.

Elle parle beaucoup. Elle rit. Elle chante.

Ghita chante souvent. Sur son scooter, chez elle, avec ses amis, seule. Le chant traverse ses journées et est une manière de la retrouver d'une séquence à l'autre.

Le soir, seule dans sa chambre elle enregistre des notes audios qu'elle n'envoie pas.

Elle raconte quelque chose qu'elle n'a pas dit dans la journée. Une envie. Une frustration. Un moment qui l'a touché.

D'autres vocaux s'accumuleront pendant le film.

Ghita voudrait voyager. Sortir davantage. Ses parents lui ont laissé une liberté qu'elle sait plus grande que celle de certaines de ses amies. Mais cette liberté a malgré tout des horaires, des lieux, des négociations.

A Tétouan Majdouline prépare son bac.

Dans sa chambre, des cahiers sont ouverts sur une table. À côté, son téléphone et son journal intime.

Elle écrit.

Majdouline adore écrire. Son journal reviendra au cours du film. Elle y consigne ce qu'elle pense, ce qu'elle ne dit pas forcément à voix haute. Et elle y écrit aussi des lettres. Elle a écrit une lettre à sa ville Tétouan qui sera un motif récurrent du film.

Majdouline a 19 ans.

Cette année, elle passe son bac.

Et pour la première fois de sa vie, elle a pu voter.

Septembre 2025 elle manifestait avec la Gen Z et défendait plutôt le boycott.

Aout 2026 elle a répondu à un appel lancé sur Instagram par Hamza Kharoubi. Il cherche trente jeunes de moins de trente ans pour participer à sa campagne aux élections législatives. Majdouline a rejoint cette campagne.

À Jerada, Hassan quitte la maison de ses parents.

Son père est sur le pas de la porte, occupé avec la vigne qu'il fait pousser.

Il a travaillé dans la mine. La silicose est restée dans son corps bien après sa fermeture.

Hassan monte dans sa voiture, toute vieille et un peu déginglée.

Nous traversons Jerada : l'ancienne grande mine, les quartiers, les cafés, les rues dans lesquelles il manifestait en 2018.

Hassan connaît cette ville par cœur.

À l'époque, il appelait au boycott des élections.

Aujourd'hui, il est vice-président du Conseil municipal.

Au siège de la municipalité, une famille vient le voir. Un dossier doit avancer. Hassan écoute, pose des questions, cherche une solution, appelle quelqu'un.

Une réunion avec les élus commence en retard. Autour de la table, des problèmes très concrets doivent être réglés avec des moyens limités. Il faut mettre en place un service de transport municipal gratuit pour que les malades puissent se rendre au centre de dialyse.

Les dossiers sont ouverts. Les téléphones sonnent. On discute d'un budget, d'une décision à prendre, de ce qui peut être fait et de ce qui ne peut pas l'être.

Quelques années auparavant, Hassan demandait dans la rue que les choses changent.

Aujourd'hui, il est assis de l'autre côté de la table.

Nous restons avec lui dans cette position inconfortable : celui qui contestait doit désormais décider. Celui qui réclamait des réponses doit parfois expliquer pourquoi elles tardent.

Plus tard, seul dans sa voiture, il installe son téléphone face à lui.

Il se filme. Il parle quelques minutes de sa ville, de la politique, de ce qu'il croyait possible lorsqu'il manifestait, de ce qu'il découvre maintenant qu'il est élu. Puis il coupe.

Ces face-caméra reviendront au cours du film. Mais Hassan écrit aussi. Il poste sur Facebook de longs statuts qui sont l'équivalent de communiqués de presse. Il y

expose sa position, commente l'actualité répond à une polémique, explique une décision, revient sur ce qui se passe à Jerada.

Les prochaines élections municipales approchent.

Hassan ne sait pas encore s'il se représentera.

Ilias a une licence d'économie, il vit à Tétouan.

Depuis deux ans, il cherche du travail. Chez ses parents, il ouvre son ordinateur. Il reprend son CV. Modifie quelques lignes. Envoie une candidature.

Il a fait ce qu'on lui avait dit de faire : étudier, obtenir un diplôme, effectuer des stages.

Deux années ont passé. Il n'a toujours pas de travail et se demande si un jour il pourra être autonome et indépendant. Son plus grand rêve et aussi sa plus grande source d'angoisse : il rêve de se marier de fonder une famille.

Un jour peut être Inch'allah...

Pour l'instant il attend toujours que quelque chose commence.

LE MUR

Au cours de mes déplacements, je commence à construire un autre espace du film. Un mur sur lequel j'accumule ce que chacun me confie : des Polaroids, des photos imprimées, des pages de magazines, des post-it, des pages écrites. Un morceau de Tifo de Hakim, ce bracelet brésilien porte bonheur de Ghita qui s'est défait, une lettre de Majdouline, des phrases entendues recopiées à la main, des paroles de chansons.

ACTE II // ESSAYER

Prendre sa place

Je continue à circuler entre eux.

Dans la voiture, un téléphone est fixé devant moi.

Le paysage défile.

Les messages du groupe arrivent. Les cinq vies commencent à se mélanger.

À Tétouan, la campagne électorale s'intensifie. Les élections sont dans trois jours.

Dans les rues de Tétouan, Majdouline distribue des tracts.

Certains habitants l'écoutent. D'autres lui disent qu'ils ne votent plus. Elle argumente. Elle leur parle d'une équipe de jeunes, d'un candidat qui a grandi ici, de leur envie d'essayer autrement.

Un an après avoir manifesté dans la rue, elle demande désormais à des inconnus d'aller voter. Majdouline doit répondre à des arguments qu'elle utilisait elle-même peu de temps auparavant.

Pourquoi voter ? Pourquoi croire encore aux élections ? À quoi sert un élu ? Pourquoi entrer dans un système que l'on critiquait ?

Pour elle, ces questions ne sont plus théoriques.

Plus tard, elle est au café avec ses amis La politique se mélange au reste : les études, le travail, l'argent, les parents, l'envie de partir.

Quelqu'un lui rappelle qu'un an auparavant elle appelait elle-même au boycott.

Entre deux journées de campagne, elle révise. Le bac continue.

Le soir, elle retourne à son journal intime.

Elle relit peut-être ce qu'elle écrivait quelques mois plus tôt. Elle écrit à nouveau. Le journal garde la trace de l'écart entre ce qu'elle pensait, ce qu'elle a essayé et ce qu'elle pense maintenant.

Le jour du vote approche. Pour la première fois, Majdouline doit entrer dans un bureau de vote et choisir.

Nous la suivons jusque-là.

À Kénitra, Hakim continue d'aller à l'usine.

Le salaire tombe. Il ne suffit pas. Il cherche d'autres moyens de gagner de l'argent. Des combines. Des choses parfois à la limite de la légalité.

Hakim ne construit pas son avenir comme Hassan ou Majdouline. Il ne cherche pas d'abord à entrer dans une institution. Il cherche des marges. Des solutions. Des façons de ne pas dépendre entièrement de son salaire.

Nous le suivons dans cette autre économie de la débrouille : des rendez-vous, des appels, des déplacements, des choses qu'il raconte, d'autres qu'il préfère ne pas expliquer.

Sa seule boussole est sa mère. Tant morale qu'affective.

Chez elle, le rythme change. Hakim entre. Il redevient le fils. Elle lui demande quelque chose. Il s'exécute. Elle parle. Il écoute.

À Marrakech, Ghita passe un examen d'espagnol.

Ce soir, Ghita est de sortie. Elle rejoint ses amis dans un café du centre-ville de Marrakech.

Elle raconte ce qu'elle voudrait faire. Pas dans dix ans. Maintenant.

Sur le groupe WhatsApp, elle est souvent celle qui ramène les grandes discussions politiques à quelque chose de très simple.

Tard le soir, dans la solitude de sa chambre d'ado, le chant revient. Elle se -filme en selfie. Elle a toute une installation dans la chambre. Le chant devient une autre manière de dire ce qu'elle ne formule pas forcément face à la caméra.

Ilias continue de chercher.

Une candidature reçoit une réponse. Ou aucune. Il retrouve des amis de son âge. Ils comparent leurs situations.

Certains travaillent. D'autres attendent. Certains sont déjà partis, il leur parle sur Facetime. Ilias regarde ailleurs.

Ils se remémorent le 30 juillet 2026. Des dizaines de milliers de Marocains se dirigent vers Ceuta. Il était l'un d'eux.

Des routes saturées. Des jeunes marchent. Des adolescents courent vers la frontière. Certains entrent dans l'eau.

Ilias n'a prévenu personne quand il est parti.

Il a pris une trentaine d'euros. Avant de partir, il a essayé de protéger son téléphone. Il l'a entouré de scotch, couche après couche, parce qu'il savait qu'il allait devoir passer par la mer. Puis il est parti.

Il a marché pendant des heures. Il entre dans l'eau. des corps autour de lui. Une jeune fille qu'il tente de sauver.

Il arrive de l'autre côté, Ceuta. L'Espagne. Quarante-huit heures plus tard, il est expulsé vers le Maroc.

Le scotch n'a pas suffi.

L'eau est entrée dans le téléphone. La carte mère a été touchée. Avec l'appareil, Ilias perd l'accès à ses réseaux sociaux, à plusieurs comptes et à ses archives photographiques. Il ne retrouve plus certains mots de passe.

Il a l'impression d'être « mort numériquement », amputé d'une partie de sa vie.

Depuis son retour, il essaie de reconstruire cette présence numérique.

Chez ses parents, il est devant un écran.

Une adresse mail. Un mot de passe. « Mot de passe oublié. »

Il essaie une combinaison. Mauvaise. Une autre. Mauvaise.

Il cherche dans ses mails, dans un ancien ordinateur. Il demande à des amis de lui renvoyer des photographies qu'il n'a plus.

Un nouveau compte. De nouveaux accès. De nouvelles images.

Plus tard, je retourne avec lui sur le trajet.

Nous revenons sur les lieux : la frontière, les routes, la mer, les lumières de l'autre côté. L'Ailleurs

Chez ses parents. Il vit dans la même chambre depuis toujours. Sa mère passe derrière lui. La vie qu'il avait voulu quitter a repris.

Il dit qu'il recommencerait.

Dans un film où les téléphones enregistrent, archivent et font circuler en permanence les vies des personnages, Ilias est celui dont une partie des traces a disparu.

L'Instax prend alors pour lui un sens particulier. L'image sort. Il la regarde apparaître entre ses doigts. Cette image-là ne dépend d'aucun mot de passe.

À Jerada, Hassan continue son mandat.

Les dossiers reviennent. Les habitants aussi.

Le service de transport municipal gratuit pour les malades qui doivent se rendre au centre de dialyse est opérationnel. Les travaux du stade municipal de rugby sont terminés. Le stade est magnifique. Hassan est très fier.

Le mur continue de se remplir au fil des déplacements.

Une photographie sort lentement d'un appareil instantané. Une main l'accroche. La miennne. Le visage de Hakim apparaît progressivement. À côté, Hassan. Plus loin, Majdouline. Ghita. Ilias.

Des fils commencent à relier certaines images.

Nous n'avons pas besoin de comprendre immédiatement la logique du mur. Elle apparaît avec le film.

Et parmi leurs images apparaissent progressivement les miennes.

Une vieille photographie. Des jeunes dans une rue. Une manifestation. 2011.

J'avais à peu près leur âge.

Je retrouve un tract de 2011. Une photographie. Un tract Free Koulchi. J'avais oublié que je l'avais gardé.

Je pose une photo de moi à côté de Majdouline. Quinze ans séparent les deux images.

En 2011, j'étais dans la rue. Nous demandions la dignité, davantage de liberté, davantage de justice sociale.

Je croyais que nous étions en train d'ouvrir quelque chose.

Quinze ans plus tard, je reviens avec une caméra.

Je filme Hassan qui a quitté la rue pour entrer dans une mairie. Majdouline qui passe du boycott à une campagne électorale. Hakim qui ne croit plus beaucoup aux promesses et cherche comment se débrouiller. Ilias qui a essayé de partir. Et Ghita qui devient adulte.

ACTE III // CE QUI RESTE

Ce qui devient possible. Ce qui ne l'est pas.

Les mois ont passé. Dans leurs vies, certaines choses ont avancé. D'autres pas.

À Tétouan, Majdouline a eu son bac. Elle attend maintenant les réponses aux formations auxquelles elle a postulé.

Dans sa chambre, l'ordinateur est ouvert. Elle actualise une page.

Une réponse. Puis une autre. Elle regarde les villes, les formations, les possibilités.

Il s'agit de sa propre vie.

Où va-t-elle étudier ? Que peut-elle choisir ? Que peut-elle se permettre financièrement ?

Une inscription. Une discussion avec ses parents. Un choix entre plusieurs possibilités. Peut-être un départ. Peut-être pas.

Son journal est toujours là.

Nous retrouvons les premières pages filmées plusieurs mois auparavant.

Elle relit.

Majdouline avait aussi écrit une lettre à Tétouan. Elle la reprend.

Elle marche dans sa ville avec cette lettre.

Elle continue d'écrire. Hamza, lui, a décidé de continuer en politique. Il a changé de parti et rejoint la Fédération de la gauche démocratique.

Majdouline continue de le voir.

À Jerada, Hassan continue son mandat. La vigne de son père a changé avec la saison et sa santé s'est un peu dégradé.

Hassan vit toujours chez ses parents. Il voudrait se marier. Construire une famille.

Avoir sa propre vie. Mais tout cela a un coût...

Hassan aussi se trouve devant une question de temps.

Les prochaines élections municipales approchent.

Il doit décider s'il se représente. Mais cette décision politique vient maintenant se heurter à une autre question, plus intime.

Combien de place la politique peut-elle prendre dans une vie ?

À Kénitra, Hakim se prépare.

Nous connaissons ce trajet.

Nous connaissons l'usine.

Le bruit. La chaîne. Les câbles. Les huit heures debout.

Il continue à chercher de l'argent ailleurs.

À saisir les occasions. À se débrouiller.

À Marrakech, la ville a changé de température. Ghita sillonne toujours la ville en scooter. Elle a terminé son année. Son examen d'espagnol est derrière elle.

Une représentation de théâtre approche. Nous la retrouvons aux Étoiles de Jamaâ El Fna. Elle est très heureuse.

Son amoureux est là. Ses amis aussi.

Après la représentation, ils sortent.

Marrakech la nuit. Le scooter. Les cafés. Les rues pleines.

Ghita parle de ce qu'elle voudrait faire pendant l'été.

Voyager. Aller faire de la randonnée

Dans sa chambre, son installation est toujours là. Son téléphone face à elle.

Mais les notes vocales accumulées depuis le début du film sont maintenant nombreuses. Elle en réécoute une ancienne.

Depuis le début du film, je circule entre eux.

Je les filme. Je leur pose des questions. Je recueille leurs images, leurs messages, leurs silences. Je construis peu à peu un film dont ils ne connaissent que leur propre morceau.

Ils sont ensemble dans le film sans se connaître. Je leur montre des petits moments.

À Marrakech, Ghita est seule devant un écran. Nous ne voyons presque pas le film. Nous la regardons, elle.

Son visage éclairé par l'écran. Elle rit en découvrant Hakim. Elle se tait devant le récit de Ilias.

À Kénitra, Hakim regarde à son tour. Il commente.

À Jerada, Hassan regarde Majdouline distribuer des tracts et défendre le vote.

À Tétouan, Majdouline découvre Ilias.

Même ville. Même génération. Une autre réponse.

Parmi les images qu'ils découvrent, il y a aussi celles de 2011.

Je leur demande de répondre à ce qu'ils ont regardé avec leur caméra, leur téléphone. En selfie ou en filmant, comme ils veulent.

Pour la première fois, ceux que je regarde depuis des mois regardent à leur tour le film que je construis sur eux.

Pendant quelques jours, ils fabriquent seuls des images. Ghita peut filmer une conversation avec sa mère qu'elle n'aurait jamais eue devant moi.

Hakim peut emmener la caméra dans un endroit où je n'ai jamais eu accès.

Je découvre leurs images.

Puis je les invite à se rencontrer.

Pour la première fois, Ghita, Hakim, Majdouline, Hassan et Ilias sont dans la même pièce.

Le mur s'est rempli. Nous retrouvons les premières images.

Je reprends la route. Le téléphone est posé devant moi. Un message arrive.

Un selfie pris le jour de leur rencontre.

La route continue. Le pays défile.

NOTE DE PRODUCTION

Younes Lazrak

Je fais ce film parce que je ne peux pas faire autrement. Mon parcours a toujours été guidé par un sens de la justice et la foi dans un avenir meilleur dans ce pays. Avant JAWJAB, j'étais journaliste dans une chaîne publique marocaine. Je me sentais comme un agent infiltré, qui avait pour mission de porter la voix des jeunes là où elle dérangeait.

Pendant dix ans chez JAWJAB, j'ai produit des documentaires et formats digitaux sur les sujets dont on parle le moins : égalité des genres, droits des minorités, justice sociale. Les créateurs que j'accompagne racontent ce que les médias traditionnels ignorent. Une conviction traverse tout ce travail : chacun a le droit de vivre dignement dans ce pays.

« Si nous vivons, nous vivrons dignes ! » C'est ce que je chantais petit à l'école. Plus j'avancais dans la vie, plus je réalisais que ce droit n'était pas acquis. Surtout pas ici. Les voix de ces jeunes ont besoin d'être portées. J'ai besoin de leur donner raison d'avoir osé, d'avoir rêvé. Je parie sur eux.

C'est dans ce contexte que le projet est né. Septembre 2025, les manifestations GenZ éclatent dans plusieurs villes marocaines. J'étais à l'étranger, Fatym Layachi était dans la rue. Elle m'appelait, me racontait ce qu'elle voyait : une génération qui s'exprimait différemment, avec une maturité surprenante. Nous avons compris très vite que ce moment devait être filmé. Nous nous sommes débrouillés pour commencer à tourner immédiatement, sans financement, simplement parce que ces images devaient exister.

Quelques semaines plus tard, les jeunes étaient rentrés chez eux, mais le Maroc avait pris acte de leurs revendications. Le changement était amorcé. Nous avons, tous les deux, été impliqués dans différents mouvements contestataires. Celui-ci était différent. Plus stratégique, plus lucide, plus déterminé. Il fallait le raconter.

Cette décision s'appuyait sur une relation de confiance construite dans le temps. Fatym et moi nous connaissons depuis plus de quinze ans. Nous avons collaboré à plusieurs moments de nos parcours. Nous partageons une vision du Maroc, un pays que nous avons rêvé autrement, et dans lequel nous avons fini par nous installer dans une vie d'adulte qui laissait nos rêves derrière nous. La rencontre avec cette nouvelle génération a été un choc et un réveil.

Je parie sur Fatym parce qu'elle les connaît, qu'elle les aime, qu'elle a failli en faire partie à quelques années près.

Ce qui rend ce film nécessaire aujourd'hui, c'est qu'il change la vision que certains ont de cette jeunesse. Le film suit cinq jeunes Marocains qui tentent de tenir une position difficile : exister, parler, rester, se battre pour une vie digne. Le 30 juillet 2026, Ceuta a fait entrer dans le film celui qui a voulu partir. La quête vers la dignité traverse les frontières, incarnée par des parcours individuels qui risquent, qui se battent, qui avancent.

Aujourd'hui, le projet est en développement avancé. Nous avons tourné plusieurs jours durant les manifestations dans plusieurs villes : Casablanca, Rabat, Tanger. Les personnages principaux ont été identifiés et rencontrés, ils ont accepté de participer et ont tous signé leur accord.

Depuis, Fatym a mené de nombreux tournages conservatoires avec chacun d'entre eux, dans leurs villes. Elle a tourné pendant les élections législatives, et au lendemain des événements de Ceuta. Le tournage principal est prévu sur trois mois intensifs en Q2 2027, avec une petite équipe. Le film sera terminé en Q4 2027.

Le diffuseur 2M nous a remis sa lettre d'intention et devrait nous accompagner en production. Le film a été sélectionné à Sunny Side of the Doc Meet & Match à La Rochelle, à Aflamuna Connection 2026, aux Ateliers Professionnels Tamayouz, à MEDIMED 2026 et au MIA Market. Le Centre Cinématographique Marocain lui a accordé son aide à l'écriture.

Pour structurer le financement, nous avons pensé une stratégie à l'échelle internationale. Le budget du film s'élève à 300 000 euros. Du côté des fonds arabes, le projet est en deuxième phase de sélection au Doha Film Institute. Il est déposé auprès de l'AFAC, et nous avons envoyé un dossier actualisé au Red Sea Fund. Nous déposerons ensuite auprès d'Al Jazeera Documentary. Nous allons aussi déposer à l'IDFA Bertha Fund et à Doc Society, et nous attendons un retour d'Impact Partners. Au niveau européen, Eurimages et les aides du CNC dépendront du coproducteur que nous retiendrons.

La Fondation Heinrich Böll a confirmé son soutien : 10 000 euros, auxquels 20 000 euros viennent de s'ajouter. Nos sélections en marchés nous permettent de rencontrer d'autres coproducteurs potentiels.

Le film est destiné d'abord au public marocain, mais sa circulation en festivals, en salles et en télévision à l'international fait partie intégrante de sa trajectoire. Notre stratégie festivalière cible la Berlinale, l'IDFA, CPH:DOX, Visions du Réel et Sundance pour le lancement international, avec le Red Sea International Film Festival comme plateforme clé pour la circulation arabe régionale. L'Impact Lab d'Aflamuna nous per-

mettra de développer une stratégie d'impact dès la production. Mon expérience des médias digitaux permettra une circulation transmédia avec des contenus complémentaires.

Ce projet prolonge dix ans de travail. Chez JAWJAB, j'ai développé des récits documentaires liés aux transformations sociales marocaines. Égalité, libertés, minorités, justice sociale : ces sujets traversent tous mes projets. J'ai l'expérience de la production documentaire engagée avec Mazal Tefla, Del Nssa, Intersectionnalités, et Hta Ana Hna, et celle de la diffusion digitale. Ce film correspond à mon parcours, à mes valeurs, à mon expertise.

KARAMA sera un long métrage documentaire choral qui suivra cinq trajectoires sans les faire converger artificiellement. Un film entre rue et intimité, entre musique et politique, qui tentera de capter un moment précis de transformation sociale à travers des parcours individuels. Un film sur la dignité, incarné par des jeunes qui refusent de se taire et qui inventent une autre manière d'agir.

Un film qui montre que vivre dignement est un droit, et que cette génération est en train de le conquérir.

KARAMA (Octobre 2026)

Un long métrage documentaire de Fatym Layachi

Produit par Younes Lazrak

Trailer

<https://vimeo.com/youneslazrak/karamatrailer>